le journal du moi

laurent goumarre

Cette fois, je ne vais pas chercher très loin, juste ce que j'ai vu hier à la télévision, comme on dirait " l'inconvénient du direct ", on prend ce qui nous tombe sous les yeux et on fait avec. Hier donc, la Cérémonie des Molières. Et ça tombe pile pour l'actualité des festivals spectacles vivants d'été. Donc 20e anniversaire des Molières, soit un an après la scénographie Amélie Poulain de Serge Moati, la même qui fit perdre les jeux olympiques à Paris, un manège et des jeunes comme on les aime chez Pascal Sevran, sauf que là ils étaient venus de leurs conservatoires en blouse grise Collège-de-Chavannes, bref du théâtre qui sentait bon le Jean-Pierre Pernaut, je sais ce sont des raccourcis, tout le monde aura compris.

Donc cette année, c'était clair, il fallait regagner les Molières et redonner sens au théâtre à la télévision. Et ce fut l'enjeu de l'allocution de Jacques Weber quand il posa en préambule ceci : les gens chez eux qui le regardaient lui et ses collègues ne les connaissaient pas ; pour ces-gens-de-derrière-le-poste, le théâtre était un vieux truc en rouge et or un peu mort qui ne disait plus rien à personne.

En stylistique, ça a un nom le discours de Jacques Weber : la prosopopée, ou l'art de faire parler ceux qui n'ont pas la parole, les morts par exemple. Seulement voilà, à la télévision, le mot passe à l'image, et celle qui s'affichait à l'écran était autrement plus éloquente quand soudain la caméra se recule et délivre la preuve irréfutable de ce qui se dit : un homme en cheveux blancs et vaguement smoking, planté au milieu d'une salle en rouge et or, bientôt recouvert par les images d'Edwige Feuillère, Madeleine Renaud & cie. Et on se disait que décidément Lacan avait raison : « Ce n'est pas parce que vous le dites que ce n'est pas vrai ». En présupposant dans le regard des gens la mort du théâtre, l'acteur pensait conjurer le sort, mais la télévision avait eu raison de lui. L'image venait coller à ses mots, sans laisser un quelconque espace de jeu, sans possibilité de distanciation, de mise en perspective ou je ne sais quoi.

En stylistique, ça a un nom, je me disais, ou peut-être deux : le performatif, soit un énoncé qui constitue simultanément l'acte auquel il se réfère, ou un repliement tautologique ? Je préférais croire en la première, réservant à d'autres lieux la valeur de la seconde. Bref la télévision signait en direct sa force performative en réduisant toujours l'écart entre le mot et l'image dans une production industrielle de discours. Alors bien sûr que le théâtre n'y avait pas sa place, ni la poésie, pas de littérature, ni de danse, ni de rien. La télévision ne produisait qu'elle-même, telle une machine célibataire, elle fonctionnait à plein régime, célibataire et masturbatoire, déversait ses produits d'abord en elle, puis hors d'elle dans une économie de recyclage à perpétuité. Elle avait su créer son propre cinéma industriel, recyclant ses animateurs dans des " comédies " téléfilmées pour grand écran, s'était tourné du côté du spectacle vivant qu'elle industrialisait avec une livraison de " comédies " musicales jusqu'au best of Béjart de Gérard Louvin pour occuper les Zéniths. La télévision a horreur du vide.

En cela elle ne peut être tautologique. La tautologie, c'est autre chose qu'un simple repliement qui voudrait que A = A sans espace ni blanc. La tautologie c'est Gertrud Stein qui écrit qu'« a rose is a rose is a rose », et je me disais que s'il lui avait fallu l'inscrire trois fois, c'était bien la preuve que ce n'était pas si évident, qu'il fallait en passer par la durée : la tautologie est un déploiement en trois temps. Alors je me souvenais du génial Louis Skoreki dans Libération racontant un de ses films fétiches. Il parle de la première moitié du film, puis il en analyse la deuxième moitié, enfin évoque une troisième moitié, et pour ceux qui s'étonneraient, il avance qu'un film n'est beau et vrai que si et seulement si, il compte trois moitiés. Je savais que ces trois moitiés, je ne les trouverais jamais sur mon écran de télévision, parce qu'il était le contraire de cette vitre qu'avait définie un jour la plasticienne Antoinette Ohannessian : « une vitre qui laisse voir autre chose qu'elle-même ». Je m'arrêtais là, sachant que ce n'est pas parce que je l'écrivais que ce n'était pas vrai.

Laurent Goumarre est critique d'art, collaborateur à *ArtPress*, producteur de *Chantier* sur France Culture, conseiller artistique de *Montpellier Danse.*